

16

D1 MON

3189

PHILOSOPHIES

Rousseau

L'énigme

du sexe

PAR YVES VARGAS

puf

DL-13 06 1997 22495

0226 99154

1

PHILOSOPHIES

ROUSSEAU
L'ÉNIGME
DU SEXE

PAR YVES VARGAS

378 188

265 131

16

D1 MON

3189



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PHILOSOPHIES

Collection fondée par
Françoise Balibar, Jean-Pierre Lefebvre
Pierre Macherey et Yves Vargas

et dirigée par
Françoise Balibar, Jean-Pierre Lefebvre
Pierre-François Moreau
et Yves Vargas

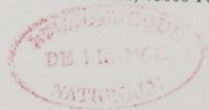
A Magali Rigail

ISBN 2 13 48658 4

ISSN 0766-1398

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1997, mai

© Presses Universitaires de France
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

- 5 *Introduction*
- 7 *Repérage des principaux thèmes*
- La différence des sexes, 7
 - Avant la famille, 7 ; En famille, 9 ; Séparation des sexes, 10
 - Les femmes, 12
 - Corruptrices des mœurs, 12 ; Rédemptrices des mœurs, 13
 - Famille, mariage, 15
 - De la famille au mariage, 15 ; Mariage et politique, 17
 - L'amour, 19
 - Le physique et le moral de l'amour, 19 ; Le langage, 20 ; Le dégoût, 21 ; La jalousie, 21
 - L'inceste, 22
 - Théorie, 22 ; Fantasmés, 23
 - L'homosexualité, 24
 - La chasteté, 26
 - Les perversions, 27
 - Le libertinage, 27 ; La masturbation, 29 ; L'exhibitionnisme, 30
- 31 *Éveil sexuel et « destination » sociale*
- La perfectibilité, 31
 - Perfectibilité et sociabilité, 32 ; Les premières solutions, 34
 - Éveil et désœuvrement sexuels, 36
 - L'œuvre du sexuel, 39
 - L'amitié, 39 ; La pitié, 39 ; La reconnaissance, 39 ; La conscience morale, 40 ; La loi, 42 ; Les goûts et les manières, 42
- 45 *La causalité énigmatique*
- Le finalisme, 45
 - La dualité causale, 45 ; Les « semences de l'humanité », 48
 - L'âme et le corps, 51
 - Corps physique et âme, 52 ; Des sens à l'imagination, 53 ; De l'imagination aux sens, 54

De l'instinct à l'amour, 56

Amour et idéal féminin, 56 ; « Parlez-lui des femmes, des plaisirs », 58 ; Finalisme, discontinuité, récurrence, 60

Une causalité insaisissable ?, 61

65 *La « sexualisation » de l'histoire humaine*

Espèce et individu, 65

Parallélisme entre *Émile* et le second *Discours*, 65 ;
Divergences, 66

Émile et l'*Essai sur l'origine des langues*, 68

La famille environnante, 68 ; La pitié, 70 ; De l'amitié à la chasse, 72 ; Les goûts et les manières, 74 ; La politique ajournée, 76

79 *La femme est relative à l'homme*

La femme dans l'histoire de l'espèce, 80

Féminité et finalité, 83

La femme transtemporelle, 84 ; La faible femme, 86 ; La femme rusée, 87 ; La femme rêvée, 88 ; Vice et vertu, 90

Jean(ne)-Jacque(line) Rousseau ?, 91

La femme hors de l'État, 93

Femme soumise..., 93 ; ... et peuple indomptable, 95 ; Le mariage disjoncté, 97

99 *Conclusion sur quelques problèmes*

L'âme a-t-elle un sexe ?, 99

Faut-il avoir peur des femmes ?, 101

Les jeux du besoin et du hasard, 102

105 *Textes*

121 *Bibliographie élémentaire*

Les textes de Jean-Jacques Rousseau sont cités dans les Œuvres complètes des Éditions de La Pléiade en cinq volumes : le titre – quelquefois abrégé – de l'œuvre est suivi des indications de parties, paragraphes, etc., et de la page dans le volume (non indiqué afin de ne pas surcharger la référence). Ex : La Nouvelle Héloïse (OC, t. II), deuxième partie, lettre XI, p. 733, est indiqué : « La Nouvelle Héloïse, II, XI, 733 ». Pour Émile, souvent sollicité, on donnera entre parenthèses le livre et la page après la citation.

Introduction

Quiconque n'a jamais lu Rousseau sait trois choses de lui. Il sait que cet auteur inventa la théorie du contrat social et lui consacra un livre; qu'il mourut paranoïaque, accablé d'un imaginaire «complot»; et enfin qu'il fut un misogyne féroce dont la vie sexuelle se partageait entre exhibitionnisme, masturbation et impuissance.

A l'inverse, celui qui a lu Rousseau sait qu'il ne fut pas l'inventeur du contrat social mais qu'il combattit cette théorie (bien antérieure), allant même jusqu'à la néantiser puisqu'il nomma «contrat social» ce qui était la négation même de la théorie contractuelle. Il sait que Rousseau fut réellement persécuté par les puissances politiques et religieuses des nations européennes et qu'on ne saurait réduire sa souffrance au seul diagnostic de démence, même s'il est vrai qu'il ne distingua pas toujours entre ses vrais ennemis et ses anciens amis.

Concernant enfin son rapport à la sexualité et aux femmes, le lecteur s'avise que les invectives et les quolibets ne sauraient s'établir en mots de la fin, car on se trouve plutôt en présence de contrastes qui dérangent la quiétude d'une réputation établie. Comment Rousseau peut-il à la fois peindre les femmes en de si sombres tableaux et attendre d'elles le salut de l'humanité? Il affirme que la masturbation est la perte du cœur humain, et lui qui n'a jamais cessé cette pratique, comment peut-il s'autoproclamer le seul homme sur terre dont le cœur est intact? Les contrastes sont multiples entre la philosophie et la vie de l'auteur, mais aussi dans la philosophie elle-même et dans le récit de sa vie.

Nous nous proposons dans ce livre d'interroger les textes de Rousseau relatifs à la sexualité pour en dégager la place et l'importance, au risque de trouver leur cohérence loin du champ réservé d'ordinaire à ce thème : ni dans le désir, ni dans la passion, ni même dans la morale et les mœurs, mais dans la politique ; au sens où la politique est la destinée naturelle de l'homme.

Repérage des principaux thèmes

Ce chapitre présente les thèmes concernant la vie sexuelle qu'on trouve dans les ouvrages les plus réputés de Rousseau. Les chapitres suivants aborderont les aspects théoriques de ces questions, on ne trouvera donc ici que des indications descriptives formant une sorte de fichier qui devrait permettre au lecteur d'entreprendre plus aisément sa propre investigation. Le lecteur familier de la philosophie rousseauiste peut, sans dommage, commencer par le chapitre suivant.

La différence des sexes

Avant la famille. — La différence des sexes n'est pas un constat objectif anatomique. Dans l'état de pure nature, c'est-à-dire dans la vie sauvage quasi animale du commencement de l'humanité, cette différence n'existe pas, et rien ne distingue le mâle de la femelle quant à leur façon de vivre. L'accouplement lui-même n'est qu'un instinct qui ne conduit pas à distinguer des différences, la femelle n'étant rien de plus qu'un besoin comparable à la nourriture. « Ses désirs ne passent point ses besoins physiques, les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos. »¹ L'accouplement n'engendre aucune reconnaissance de l'autre et donc aucune modification dans l'espèce humaine: « Ce penchant aveugle, dépourvu de tout sentiment du cœur ne produisait rien qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait,

1. *Discours sur l'inégalité*, 143.

les deux sexes ne se reconnaissaient plus»¹, c'est pourquoi il ne pouvait être la cause de la famille. Ce n'est qu'avec les premiers frémissements de la société naissante, sous l'impulsion de besoins nouveaux, que naissent les premières familles et que les sexes, au sein de ces familles, se différencient. Cette différence n'a pas d'emblée un caractère moral, subjectif, il ne s'agit pas de conduites érotiques ou affectives nuancées selon les sexes mais d'une différence dans le rapport aux choses : à l'espace, aux occupations.

Chaque famille devint une petite société... ce fut alors que s'établit la première différence de vivre des deux sexes qui jusqu'alors n'en avait qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires et s'accoutumèrent à garder les enfants tandis que l'homme allait chercher la subsistance commune².

Cette différence dans les modes de vie n'entraîne pas encore des manières et des goûts, et l'accouplement garde quelque chose de l'instinct, plus près de l'habitude et de la commodité que du choix.

Chaque famille se suffisait à elle-même... Les sexes se distinguaient avec l'âge, le penchant naturel suffisait à les unir, l'instinct tenait lieu de passion, l'habitude tenait lieu de préférence³.

Ce n'est qu'avec le développement des liens sociaux, des rapports entre familles, que naît l'amour et que la différence sexuelle est alors reconnue comme telle en chaque individu, entraînant la préférence et les choix, débouchant

1. *Ibid.*, 164.

2. *Ibid.*, 168. Cette distinction entre la femelle animale et la femme s'inspire d'Aristote : « Il est absurde d'employer la comparaison tirée des animaux sauvages pour montrer que les femmes doivent avoir les mêmes occupations que les hommes attendu que les animaux n'ont, eux, aucun ménage à tenir » (*Politique*, II, 5, Vrin, p. 105).

3. *Essai sur l'origine des langues*, IX, 406.

sur la jalousie conflictuelle dans les premiers textes, et sur la société structurée dans les suivants (nous reviendrons sur cette différence au paragraphe sur l'amour et dans le chapitre « La "sexualisation" de l'histoire humaine »).

En famille. — A l'intérieur de la famille, la différence sexuelle s'exprime dans l'inégalité; l'homme est déclaré supérieur à la femme, selon des arguments qui diffèrent d'un texte à l'autre. Voyons les trois principaux. Dans l'article « Économie politique », Rousseau part d'un *a priori* de type politique: un seul doit commander, et conclut que ce sera l'homme parce qu'il a un tout petit avantage (« une paille ») qui le désigne.

L'autorité ne doit pas être égale entre le père et la mère mais il faut que le gouvernement soit un... Quelque légères qu'on veuille supposer les inconvénients particuliers à la femme... c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté: car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher¹.

Dans *Émile*, l'argument n'est pas politique mais économique: la femme ne peut vivre matériellement, sans le secours de l'homme; il est donc le maître. « Nous subsisterions plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire... il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner » (V, 702). Le troisième argument est moral et banal: la supériorité de l'homme vient de son droit à demander des comptes sur sa descendance afin de s'assurer d'être bien le père de ses enfants.

Le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme: parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfants... n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de sem-

1. *Économie politique*, 242.

blable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari¹. Cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est pas l'ouvrage des préjugés mais de la raison : c'est à celui que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre (V, 697).

Séparation des sexes. — D'une façon générale, Rousseau prêche pour la séparation des sexes, car la « promiscuité civile qui confond partout les deux sexes... ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus » (V, 700)². L'argument ne varie pas : la nature a donné aux deux sexes des goûts et des manières de vivre qui les séparent ; les mêler est donc contre-nature et par conséquent, pernicieux.

La nature... donne différents goûts aux deux sexes afin qu'ils vivent séparés et chacun à sa manière³. Dans un État libre, les hommes souvent rassemblés entre eux vivent peu avec les femmes⁴. [Dans la maison de Julie] chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes vivent très séparées des hommes... Leurs travaux sont si différents... les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour... Les femmes s'occupent dans la chambre des enfants⁵.

Rousseau pousse le scrupule de distance jusqu'au cœur du couple conjugal dont il redoute une familiarité trop étroite : « Julie... soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. »⁶ « Dans le mariage, les cœurs sont liés mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance » (V, 863).

Cette séparation ne doit pas être aussi étanche qu'il paraît, car si la promiscuité est fort périlleuse pour les

1. *Économie politique*, 242.

2. Cette phrase stigmatise les principes de *La République* de Platon.

3. *Lettre à d'Alembert*, 98.

4. *Du Contrat social*, 1^{re} version (fragments), 345.

5. *La Nouvelle Héloïse*, IV, X, 451.

6. *Ibid.*, IV, X, 450.

tible de plus et de moins. Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun mais pas de la même manière. De cette diversité naît la première différence assignable entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. L'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible ; il faut nécessairement que l'un veuille et puisse ; il suffit que l'autre résiste peu. Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme ; si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe, son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens ; mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même. Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer : sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force et à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force est de la rendre nécessaire par la résistance (*Émile*, V, OC, t. III, p. 693-694).

La ruse naturelle des femmes

Voici donc une troisième conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en apparence et dépende en effet du plus faible ; et cela non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les désirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci malgré qu'il en ait du bon plaisir de l'autre, et le contraint de chercher à son tour à lui plaire pour qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire est de douter si c'est la faiblesse qui cède à la force ou si c'est la volonté qui se rend, et la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle et lui. L'esprit des femmes répond, en ceci, parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur faiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance, elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux ; elles auraient honte d'être fortes, pourquoi cela ? Ce n'est pas seulement pour

paraître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses, et le droit d'être faibles au besoin (*Émile*, V, OC, t. III, p. 695-696).

Femme et mari : inégalité naturelle

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le père doit commander dans la famille : 1/ L'autorité ne doit pas être égale entre le père et la mère, mais il faut que le gouvernement soit un, et que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide ; 2/ Quelques légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme, comme elles font toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa femme parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfants qu'il est forcé de reconnaître et de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre, n'a pas le même droit sur le mari [...] (*Économie politique*, OC, t. III, p. 242).

Règles du mariage

Il est encore différent pour l'ordre du mariage que l'homme s'allie au-dessus ou au-dessous de lui. Le premier cas est tout à fait contraire à la raison, le second est plus conforme : comme la famille ne tient à la société que par son chef, c'est l'état de ce chef qui règle celui de la famille tout entière. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne descend point, il élève son épouse. Au contraire, en prenant une épouse au-dessus de lui, il l'abaisse sans s'élever. Ainsi, dans le premier cas il y a du bien sans mal et dans le second du mal sans bien. De plus, il est dans l'ordre de la nature que la femme obéisse à l'homme. Quand donc il la prend dans un ordre inférieur l'ordre civil et l'ordre naturel s'accordent

et tout va bien. C'est le contraire quand, s'alliant au-dessus de lui, l'homme se met dans l'alternative de blesser son droit ou sa reconnaissance, et d'être ingrat ou méprisé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, se rend le tyran de son chef, et le maître devenu l'esclave se trouve la plus misérable et la plus ridicule des créatures. Tels sont les malheureux favoris que les rois de l'Asie honorent et tourmentent de leur alliance; et qui, dit-on, pour coucher avec leur femme, n'osent entrer dans le lit que par le pied. [...]

Je ne connais pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées; l'une des gens qui pensent, l'autre des gens qui ne pensent point, et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne lorsqu'ayant une femme il est réduit à penser seul. [...] D'ailleurs comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfants? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connaît pas, dont elle n'a aucune idée? [...] Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne saurait en avoir. Mais j'aimerais mieux encore cent fois une fille simple et grossièrement élevée qu'une fille savante et bel-esprit qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme à la manière de Mlle de l'Enclos. [...] Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre (*Émile*, V. OC, t. III, p. 766-768).

La femme, être d'opinion

Tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste et barbare: mais la femme infidèle fait plus, elle dissout la famille et brise tous les

liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentiments de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse pas l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfants. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer ? Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde [...]. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensable que la chasteté [...]. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela (*Émile*, V. OC, t. III, p. 698).

Le contrat postmatrimonial

J'ai souvent pensé que si l'on pouvait prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on aurait le paradis sur la terre [...]. Voulez-vous, mes enfants que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela et que je crois être le seul possible ? [...]. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage. Elle est simple et facile, reprends-je ; c'est de continuer d'être amants quand on est époux [...]. Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, et l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, et un droit des plus doux témoignages de l'amour ? [...]. Non, mes enfants, les cœurs sont liés mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre, mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît. [...]. Que chacun des deux,

toujours maître de sa personne et de ses caresses ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé (*Émile*, V, OC, t. III, p. 863).

Séparation des sexes

Julie [...] soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon elle, la femme et le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même manière ; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmerait l'un serait, dit-elle, insupportable à l'autre, les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose [...]. La maxime de Madame de Wolmar [*i.e.* Julie] se soutient très bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes, le grand secret est d'occuper incessamment les uns et les autres ; car leurs travaux sont si différents qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses occupations et il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-midi, les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour ou d'autres soins de la campagne ; les femmes s'occupent dans la chambre des enfants jusqu'à la promenade qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maîtresse, ce qui leur est agréable comme le seul moment où elles prennent l'air (*La Nouvelle Héloïse*, IV, X, OC, t. II, p. 450-451).

l'histoire de l'humanité, de son développement, de son destin, de son avenir. Elle est une science qui cherche à expliquer les lois qui régissent la vie sociale, les causes de ses progrès et de ses régressions. Elle étudie les institutions politiques, les formes de gouvernement, les moeurs, les coutumes, les idées qui ont marqué l'humanité à travers les siècles. Elle veut rendre compte de la diversité des sociétés, de leur évolution, de leur décadence. Elle veut découvrir les forces qui ont agi sur elle, les influences extérieures qui ont pesé sur elle, les causes intérieures qui ont déterminé son développement. Elle veut enfin prédire son avenir, son destin. Elle veut montrer à l'homme les lois qui régissent sa vie sociale, les causes de ses misères et de ses souffrances, les moyens de les combattre, les voies de sa régénération. Elle veut lui faire connaître ses droits, ses devoirs, ses responsabilités. Elle veut lui donner une conscience de sa dignité, de sa grandeur, de son avenir. Elle veut lui faire sentir que sa destinée est entre ses mains, que son avenir est entre ses mains, que son destin est entre ses mains. Elle veut lui faire sentir que sa destinée est entre ses mains, que son avenir est entre ses mains, que son destin est entre ses mains.

Bibliographie élémentaire

Nous n'avons pas souhaité alourdir notre texte en multipliant les références et la discussion des ouvrages sans lesquels il eût été fort appauvri. Voici donc quelques travaux que le lecteur consultera pour une meilleure intelligence et une plus large vue de la pensée de Jean-Jacques Rousseau.

SUR L'ŒUVRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

- G. Besse, *Jean-Jacques Rousseau, l'apprentissage de l'humanité*, Messidor.
P. Burgelin, *La philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, Vrin.
E. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, t. III, PUF.
V. Goldschmidt, *Les principes du système de Rousseau*, Vrin.
B. Groethuysen, *Jean-Jacques Rousseau*, Gallimard.
J. Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Gallimard.
— *Le remède dans le mal*, Gallimard.
Y. Vargas, L'unité du rousseauisme, *La Pensée*, n° 290, 1992.

SUR LE SEXE, LES FEMMES, LA FAMILLE...

- G. Benrekassa, L'individu et le sexe : des discours de l'*Émile* au texte des *Confessions*, *Revue des sciences humaines*, n° 161, 1976.
J. Boulad-Ayoub, Les malheurs de Sophie, ou la femme et le savoir dans le livre V de l'*Émile*, *Les Cahiers de la Recherche sociologique*, 1986.
P. Burgelin, L'éducation de Sophie, *Annales Jean-Jacques Rousseau*, 1959-1962.
J. Derrida, *De la grammatologie*, Minuit.
E. de Fontenay, Pour Émile et par Émile, Sophie ou l'invention du ménage, *Les Temps modernes*, 1976.
S. Kofman, *Le respect des femmes, Kant et Rousseau*, Galilée.
V. Marguerite, *Jean-Jacques Rousseau et l'amour*, Flammarion.
C. Piau-Gillot, La misogynie de Jean-Jacques Rousseau, *Studies on Voltaire and the 18th century*, 1983.
Y. Vargas, *Introduction à l'Émile de Rousseau*, PUF.
— Toile d'araignée et femme d'intérieur, *Études Jean-Jacques Rousseau*, n° 9, 1997.
P.-M. Vernes, Jean-Jacques et sa cuisine, *Bulletin d'information des études féminines*, 1984.

SUR LA SOCIÉTÉ, LA POLITIQUE...

- E. Balibar, *La crainte des masses* (chap. 2, « Ce qui fait qu'un peuple est un peuple, Rousseau et Kant »), Galilée.
R. Derathé, *Jean-Jacques Rousseau et la science politique de son temps*, Vrin.
É. Durkheim, *Montesquieu et Rousseau*, Rivière.
V. Goldschmidt, *Jean-Jacques Rousseau, anthropologie et politique*, Vrin.
G. Namer, *Le système social de Rousseau*, Anthropos.
Y. Vargas, *Rousseau, Économie politique*, PUF.

On peut consulter tous les ouvrages parus en France et à l'étranger sur J.-J. Rousseau à la bibliothèque du musée Jean-Jacques Rousseau, 4, rue Montlouis, 95160 Montmorency (du mardi au samedi, 9 h-12 h et 14 h-18 h).



Imprimé en France
Imprimerie des Presses Universitaires de France
73, avenue Ronsard, 41100 Vendôme
Mai 1997 — N° 44 022

LES ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

- 1. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 2. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 3. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 4. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 5. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 6. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 7. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 8. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 9. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.
- 10. *Le roman de la France*, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.

Le roman de la France, par J. B. de la Motte, Paris, 1877.

Imprimé en France
Imprimerie des Éditions Universitaires de France
17, avenue Franklin, 41100 Vendôme
Paris 1977 - N° 41 021

PHILOSOPHIES

1. Galilée, Newton lus par Einstein. Espace et relativité (4^e édition), *par Françoise Balibar*
2. Piaget et l'enfant (2^e édition), *par Liliane Maury*
3. Durkheim et le suicide (4^e édition), *par Christian Baudelot et Roger Establet*
4. Hegel et la société (2^e édition), *par Jean-Pierre Lefebvre et Pierre Macherey*
6. Socrate (3^e édition), *par Francis Wolff*
7. Victor Hugo philosophe, *par Jean Maurel*
8. Spinoza et la politique (3^e édition), *par Etienne Balibar*
10. Carnot et la machine à vapeur, *par Jean-Pierre Maury*
11. Saussure. Une science de la langue (3^e édition), *par Françoise Gadet*
12. Lacan. Le sujet (3^e édition), *par Bertrand Ogilvie*
13. Karl Marx. Les Thèses sur Feuerbach, *par Georges Labica*
14. Freinet et la pédagogie (2^e édition), *par Liliane Maury*
15. Le « Zarathoustra » de Nietzsche (2^e édition), *par Pierre Héber-Suffrin*
16. Kant révolutionnaire. Droit et politique (2^e édition), *par André Tosel*
17. Frankenstein : mythe et philosophie (2^e édition), *par Jean-Jacques Lecercle*
18. Saint Paul, *par Stanislas Breton*
19. Hegel et l'art (2^e édition), *par Gérard Bras*
20. Critiques des droits de l'homme, *par Bertrand Binoche*
21. Machiavélisme et raison d'État, *par Michel Senellart*
22. Comte. La philosophie et les sciences, *par Pierre Macherey*
23. Hobbes. Philosophie, science, religion, *par Pierre-François Moreau*
24. Adam Smith. Philosophie et économie, *par Jean Mathiot*
25. Claude Bernard. La révolution physiologique, *par Alain Prochiantz*
26. Heidegger et la question du temps (2^e édition), *par Françoise Dastur*
27. Max Weber et l'histoire, *par Catherine Colliot-Thélène*
28. John Stuart Mill. Induction et utilité, *par Gilbert Boss*
29. Aristote. Le langage, *par Anne Cauquelin*
30. Robespierre. Une politique de la philosophie, *par Georges Labica*
31. Marx, Engels et l'éducation, *par Lê Thành Khôi*
32. La religion naturelle, *par Jacqueline Lagrée*
33. Aristote et la politique, *par Francis Wolff*
34. Sur le sport, *par Yves Vargas*
35. Einstein 1905. De l'éther aux quanta, *par Françoise Balibar*
36. Wittgenstein : philosophie, logique, thérapeutique, *par Grahame Lock*

37. Éducation et liberté. Kant et Fichte, *par Luc Vincenti*
38. Le fétichisme. Histoire d'un concept, *par Alfonso Iacono*
39. Herbert Marcuse. Philosophie de l'émancipation, *par Gérard Raulet*
40. Un droit de mentir ? Constant ou Kant, *par François Boituzat*
41. Les émotions de Darwin à Freud, *par Liliane Maury*
42. Le travail. Economie et physique, 1780-1830, *par François Vatin*
43. Bachelard et la culture scientifique, *par Didier Gil*
44. Leibniz et l'infini, *par Frank Burbage et Nathalie Chouchan*
45. C. S. Peirce et le pragmatisme, *par Claudine Tiercelin*
46. La déconstruction. Une critique, *par Pierre V. Zima*
47. Jeremy Bentham. Le pouvoir des fictions, *par Christian Laval*
48. Pierre Bayle et la religion, *par Hubert Bost*
49. Marcel Mauss. Le fait social total, *par Bruno Karsenti*
50. Mallarmé. Poésie et philosophie, *par Pierre Champion*
51. Maurice Halbwachs. Consommation et société, *par Christian Baudelot et Roger Establet*
52. Descartes et les « Principia » II. Corps et mouvement, *par Frédéric de Buzon et Vincent Carraud*
53. La causalité de Galilée à Kant, *par Elhanan Yakira*
54. Deleuze. Une philosophie de l'événement (2^e édition), *par François Zourabichvili*
55. Jean Cavaillès. Philosophie mathématique, *par Hourya Sinaceur*
56. Pascal. Figures de l'imagination, *par Gérard Bras et Jean-Pierre Cléro*
57. Pascal. Contingence et probabilités, *par Catherine Chevalley*
58. Vico et l'histoire, *par Paolo Cristofolini*
59. Diderot et le drame. Théâtre et politique, *par Alain Ménil*
60. Husserl. Des mathématiques à l'histoire, *par Françoise Dastur*
61. Dieu et les créatures selon Thomas d'Aquin, *par Laurence Renault*
62. Les « Principia » de Newton, *par Michel Blay*
63. Berkeley. L'idée de nature, *par Roselyne Dégremont*
64. Marx et l'idée de critique, *par Emmanuel Renault*
65. La différence des sexes, *par Geneviève Fraisse*
66. Fénelon et l'amour de Dieu, *par Denise Leduc-Fayette*
67. Montesquieu. Politique et richesses, *par Claude Morilhat*
68. Érasme. Humanisme et langage, *par Paul Jacopin et Jacqueline Lagrée*
69. Spinoza. Chemins dans l'« Éthique », *par Paolo Cristofolini*
70. Bertrand Russell. L'atomisme logique, *par Ali Benmakhlouf*
71. La finalité dans la nature. De Descartes à Kant, *par Colas Duflo*
72. Montaigne philosophe, *par Ian Maclean*
73. Kant. Histoire et citoyenneté, *par Gérard Raulet*
74. Hannah Arendt. Politique et événement, *par Anne Amiel*
75. Les stoïciens et l'âme, *par Jean-Baptiste Gourinat*
76. Descartes. La géométrie de 1637, *par Vincent Jullien*